

Crois-moi sur parole, la guerre n'a jamais ressemblé à un film, aucun de mes copains n'avait la tête de Robert Mitchum, et si Odette avait eu ne serait-ce que les jambes de Lauren Bacall, j'aurais probablement essayé de l'embrasser au lieu d'hésiter comme un con devant le cinéma. D'autant que c'était la veille de l'après-midi où deux nazis l'ont abattue au coin de la rue des Acacias. Depuis, je n'aime pas les acacias.

Le plus dur, je sais que c'est difficile à croire, fut de trouver la Résistance.

Depuis la disparition de Caussat et de ses copains, mon petit frère et moi broyions du noir. Au lycée, entre les réflexions antisémites du prof d'histoire-géo et les sarcasmes des élèves de philo avec lesquels on se battait, la vie n'était pas très marrante. Je passais mes soirées devant le poste de radio, à guetter les nouvelles de Londres. A la rentrée, nous avons trouvé sur nos pupitres des petits feuillets titrés « Combat ». J'avais vu le garçon qui sortait en douce de la classe ; c'était un réfugié alsacien nommé Bergholtz. J'ai couru à toutes jambes pour le rejoindre dans la cour, pour lui dire que je voulais faire comme lui, distribuer des tracts pour la Résistance. Il a rigolé quand j'ai dit ça, mais je suis quand même devenu son second. Et les jours suivants, en sortant de cours, je l'attendais sur le trottoir. Dès qu'il arrivait au coin de la rue, je me mettais en marche, et lui accélérail le pas pour me rejoindre. Ensemble, nous glissions des journaux gaullistes dans les boîtes aux lettres, parfois nous les jetions des plates-formes de tramway avant de sauter en marche et de décamper.

Un soir, Bergholtz n'apparut pas à la sortie du lycée, et le lendemain non plus...

Désormais, à la fin de la classe, avec mon petit frère Claude, nous prenions le petit train qui longeait la route de Moissac. En cachette, nous nous rendions au « Manoir ». C'était une grande demeure où vivaient cachés une trentaine d'enfants dont les parents avaient été déportés ; des éclaireuses-scouts les avaient recueillis et prenaient soin d'eux. Claude et moi allions y biner le potager, parfois nous donnions des cours de maths et de français aux plus jeunes. Chaque jour passé au Manoir, j'en profitais pour supplier Josette, la directrice, de me filer un tuyau qui me permettrait de rejoindre la Résistance, et chaque fois, elle me regardait en levant les yeux au ciel, faisant mine de ne pas savoir de quoi je lui parlais.

Mais un jour, Josette m'a pris à part dans son bureau.

– Je crois que j'ai quelque chose pour toi.

Rends-toi devant le 25 de la rue Bayard, à deux heures de l'après-midi. Un passant te demandera l'heure. Tu lui répondras que ta montre ne marche pas. S'il te dit « Vous ne seriez pas Jeannot ? » c'est que ce type est le bon.

Et c'est comme cela que ça s'est passé...

J'ai emmené mon petit frère et nous avons rencontré Jacques devant le 25 de la rue Bayard, à Toulouse.

Il est entré dans la rue, en manteau gris et chapeau de feutre, une pipe au coin des lèvres. Il a jeté son journal dans la corbeille fixée au lampadaire; je ne l'ai pas récupéré parce que ce n'était pas la consigne. La consigne, c'était d'attendre qu'il me demande l'heure. Il s'est arrêté à notre hauteur, nous a toisés et quand je lui ai répondu que ma montre ne marchait pas, il a dit s'appeler Jacques et a demandé lequel de nous deux était Jeannot. J'ai fait aussitôt un pas en avant puisque Jeannot, c'était moi. Jacques recrutait lui-même les partisans. Il ne faisait confiance à personne et il avait raison. Je sais que ce n'est pas très généreux de dire ça, mais il faut se remettre dans le contexte. A ce moment-là, je ne savais pas que dans quelques jours, un résistant qui s'appelait Marcel Langer serait condamné à mort à cause d'un procureur français qui avait demandé sa tête et l'avait obtenue. Et personne en France, zone libre ou pas, ne se doutait qu'après que l'un des nôtres eut descendu ce procureur en bas de chez lui, un dimanche, alors qu'il allait à la messe, plus aucune Cour de justice n'oserait demander la tête d'un partisan arrêté.

Je ne savais pas non plus que j'irais abattre un salopard, haut responsable de la Milice, dénonciateur et assassin de tant de jeunes résistants. Le milicien en question n'a jamais su que sa mort n'avait tenu qu'à un fil. Que j'ai eu tellement peur de tirer que j'aurais pu me pisser dessus, que j'ai failli lâcher

mon arme et que si cette ordure n'avait pas dit « Pitié », lui qui n'en avait eu pour personne, je n'aurais pas été assez en colère pour le descendre de cinq balles dans le ventre.

On a tué. J'ai mis des années à le dire, on n'oublie jamais le visage de quelqu'un sur qui on va tirer. Mais nous n'avons jamais abattu un innocent, pas même un imbécile. Je le sais, mes enfants le sauront aussi, c'est ça qui compte. Pour l'instant, Jacques me regarde, me jauge, me renifle presque comme un animal, il se fie à son instinct et puis il se campe devant moi ; ce qu'il va dire dans deux minutes fera basculer ma vie :

– Qu'est-ce que tu veux exactement ?

– Rejoindre Londres.

– Alors je ne peux rien faire pour toi, dit Jacques. Londres c'est loin et je n'ai aucun contact.

Je m'attendais à ce qu'il me tourne le dos et s'en aille mais Jacques reste devant moi. Son regard ne me quitte pas, je tente une seconde chance.

– Pouvez-vous me mettre en contact avec les maquisards ? Je voudrais aller me battre avec eux.

– Ça aussi c'est impossible, reprend Jacques en rallumant sa pipe.

– Pourquoi ?

– Parce que tu dis que tu veux te battre. On ne se bat pas dans le maquis ; au mieux on récupère des colis, on passe des messages, mais la résistance y est encore passive. Si tu veux te battre, c'est avec nous.

– Nous ?

– Es-tu prêt à combattre dans les rues ?

– Ce que je veux, c'est tuer un nazi avant de mourir. Je veux un revolver.

J'avais dit ça d'un air fier. Jacques a éclaté de rire. Moi, je ne comprenais pas ce qu'il y avait de drôle, je trouvais même cela plutôt dramatique ! Justement, c'est ce qui avait fait rigoler Jacques.

– Tu as lu trop de livres, il va falloir qu'on t'apprenne à te servir de ta tête.

Sa remarque paternaliste m'avait un peu vexé, mais pas question qu'il s'en aperçoive. Voilà des mois que je tentais d'établir un contact avec la Résistance et j'étais en train de tout gâcher. Je cherche des mots justes qui ne viennent pas, un propos qui témoigne que je suis quelqu'un sur qui les partisans pourront compter. Jacques me devine, il sourit, et dans ses yeux, je vois soudain comme une étincelle de tendresse.

– Nous ne nous battons pas pour mourir, mais pour la vie, tu comprends ?

Cela n'a l'air de rien, mais cette phrase, je l'ai reçue comme un coup de poing. C'étaient là les premières paroles d'espoir que j'entendais depuis le début de la guerre, depuis que je vivais sans droits, sans statut, dépourvu de toute identité dans ce pays qui était le mien, hier encore. Mon père me manque, ma famille aussi. Que s'est-il passé ? Autour de moi tout s'est évanoui, on a volé ma vie, simplement parce que je suis juif et que cela suffit à des tas de gens pour me vouloir mort.

Derrière moi, mon petit frère attend. Il se doute que quelque chose d'important se joue, alors il toussote pour rappeler qu'il est là lui aussi. Jacques pose sa main sur mon épaule.

– Viens, ne restons pas ici. Une des premières choses que tu dois apprendre, c'est à ne jamais rester immobile, c'est ainsi qu'on se fait repérer. Un gars qui attend dans la rue, par les temps qui courent, c'est toujours louche. Et nous voilà marchant le long d'un trottoir dans une ruelle sombre, avec Claude qui nous emboîte le pas.

– J'ai peut-être du travail pour vous. Ce soir, vous irez dormir au 15 rue du Ruisseau, chez la mère Dublanc, elle sera votre logeuse. Vous lui direz que vous êtes tous les deux étudiants. Elle te demandera certainement ce qui est arrivé à Jérôme. Réponds que vous prenez sa place, qu'il est parti retrouver sa famille dans le Nord.

Je devinais là un sésame qui nous donnerait l'accès à un toit et, qui sait, peut-être même à une chambre chauffée. Alors, prenant mon rôle très au sérieux, j'ai demandé qui était ce Jérôme, histoire d'être au point si la mère Dublanc cherchait à en savoir plus sur ses nouveaux locataires. Jacques m'a aussitôt ramené à une réalité plus crue.

– Il est mort avant-hier, à deux rues d'ici. Et si la réponse à ma question « Veux-tu entrer au contact direct de la guerre ? » est toujours oui, alors disons que c'est celui que tu remplaces. Ce soir, quelqu'un frappera à ta porte. Il te dira qu'il vient de la part de Jacques.

Avec un tel accent, je savais bien que ce n'était pas son véritable prénom, mais je savais aussi que lorsqu'on entrait dans la Résistance, votre vie d'avant n'existait plus, et votre nom disparaissait avec. Jacques m'a glissé une enveloppe dans la main.

– Tant que tu paieras le loyer, la mère Dublanc ne posera pas de questions. Allez vous faire photographier, il y a une cabine à la gare. Barrez-vous, maintenant. Nous aurons l'occasion de nous revoir.

Jacques a continué son chemin. Au coin de la ruelle, sa longue silhouette s'est effacée dans la bruine.

– On y va ? a dit Claude.

J'ai emmené mon frère dans un café et nous avons pris juste de quoi nous réchauffer. Attablé contre la vitrine, je regardais le tramway remonter la grande rue.

– Tu es sûr ? a demandé Claude, en approchant ses lèvres de la tasse fumante.

– Et toi ?

– Moi je suis sûr que je vais mourir, à part ça, je ne sais pas.

– Si nous entrons dans la Résistance, c'est pour vivre, pas pour mourir. Tu comprends ?

– D'où sors-tu une chose pareille ?

– C'est Jacques qui me l'a dit tout à l'heure.

– Alors si Jacques le dit...

Et puis un long silence s'est installé. Deux miliciens sont entrés dans la salle, ils se sont assis sans nous prêter attention. Je redoutais que Claude ne fasse une connerie, mais il s'est contenté de hausser les épaules. Son estomac gargouillait.

– J'ai faim, a-t-il dit. Je n'en peux plus d'avoir faim. J'avais honte d'avoir face à moi un gamin de dix-sept ans qui ne mangeait pas à sa faim, honte de mon impuissance ; mais ce soir nous entrerions peut-être enfin dans la Résistance et alors, j'en étais certain, les choses finiraient par changer. Le printemps reviendra, dirait un jour Jacques, alors, un jour, j'emmènerai mon petit frère dans une boulangerie, je lui offrirai toutes les pâtisseries du monde qu'il dévorera jusqu'à n'en plus pouvoir, et ce printemps- là sera le plus beau de ma vie.

Nous avons quitté le troquet et, après une courte halte dans le hall de la gare, nous sommes allés à l'adresse que Jacques nous avait indiquée. La mère Dublanc n'a pas posé de questions. Elle a juste dit que Jérôme ne devait pas beaucoup tenir à ses affaires pour partir comme ça. Je lui ai remis l'argent et elle m'a confié la clé d'une chambre au rez-de-chaussée qui donnait sur la rue.

– C'est pour une seule personne ! a-t-elle ajouté.

J'ai expliqué que Claude était mon petit frère, qu'il était là en visite pour quelques jours. Je crois que la mère Dublanc se doutait un peu que nous n'étions pas étudiants, mais tant qu'on lui réglait son loyer, la vie de ses locataires ne la regardait pas. La chambre ne payait pas de mine, une vieille literie, un broc d'eau et une cuvette. Les besoins se faisaient dans un réduit au fond du jardin.

Nous avons attendu le reste de l'après-midi. A la tombée du jour, on a frappé à la porte. Pas de cette façon qui vous fait sursauter, pas ce cognement assuré de la Milice quand elle vient vous arrêter, juste deux petits coups contre le chambranle. Claude a ouvert. Emile est entré et j'ai tout de suite senti que nous allions nous lier d'amitié.